

## Aux marges des guerres et des conflits

**Proposition pour la journée du Graf : « Voyage et autoformation, au cours des âges et du monde ».**

par André MOISAN, Laboratoire Lise Cnam-CNRS

Comment situer cet autre objet de voyage qui ne fait pas partie des quatre voies énoncées par l'appel à communication et s'y trouve rajoutée comme par accroc : celle de citoyen mondial ? Et, en l'occurrence, de citoyen mondial en prise avec une réalité du monde : celle de la guerre et des conflits.

Et pourtant, elle envahit les médias, avec effets déformants à souhait : les projecteurs sont braqués sur quelques conflits emblématiques, laissant les autres qui voient s'entre-déchirer des milliers et des millions d'homme dans une quasi-ignorance. Et pourtant, c'est bien l'expérience quotidienne de milliards de nos contemporains que cette violence, cette précarité, cette peur tenaillée au ventre, que nous n'éprouvons plus dans nos chairs, nous Européens, depuis les traumatismes des deux guerres mondiales - sauf celle proche et amortie des ex-pays yougoslaves, qui a été perçue comme un legs d'une situation ancienne qui n'avait comme devenir que de se normaliser dans la *Pax Europa*. Le grand trajet de Nicolas Bouvier dans les années 1950, de Genève aux Indes, avec sa petite Fiat à travers plaines, désert et montagnes de la Turquie, de l'Irak, de l'Iran et de l'Afghanistan apparaît comme un mirage aujourd'hui.

Comment se mettre en contact avec cette réalité du monde ? Le voyage suppose des conditions de sécurité pour l'entreprendre. Quand il a pour objet une quête de découvertes de soi, du monde, il emprunte les chemins des relations pacifiées et côtoie les halos où la coexistence est heureuse. Comment se mettre en contact avec les zones de conflit ? Je me souviens de l'échange très vif que j'ai eu avec un responsable de Médecins sans Frontières au Kosovo. Arrivant en pleine nuit dans la ville de Pesc plongée dans le noir après les affrontements qui, deux mois auparavant, avaient réduit la ville à l'état de ruines - les faisceaux des phares de voiture découvrant des lambeaux d'immeubles détruits et calcinés - je me suis adressé à la seule autorité du lieu : les militaires italiens en charge de la ville pour le compte de l'OTAN. Refusant de laisser une place pour m'installer mon sac de couchage, ils ont l'idée de m'adresser aux français du campement de Médecins sans Frontières qui officiaient juste à côté. L'attente fut longue à la barrière de leur camp où j'attendais une réponse à ma demande d'hébergement. Quand, enfin, un responsable vint à ma rencontre, ce fut pour m'invectiver : « *Qu'est-ce que vous venez faire ici ? Vous ne vous rendez pas compte... Vous êtes inconscient !* ». Et de refuser l'accès de son camp. Ma réponse a été, d'abord, d'avouer ma seule erreur : être arrivé de nuit, à un moment qui m'interdisait tout contact avec la population auprès de qui j'aurais trouvé immédiatement l'hospitalité (ce qui fut d'ailleurs le cas, j'y reviendrai). Et surtout, j'ai revendiqué mon statut de « *citoyen du monde* », et donc ma volonté de savoir, de connaître, d'aller au-delà des informations des médias, d'être en contact physique et de ressentir charnellement la réalité vécue par la population de cette guerre qui venait d'avoir lieu. Je me suis même risqué à lui opposer que ce statut ne lui était pas réservé,

lui, l'humanitaire, qui me semblait vouloir se l'arroger comme titre personnel opposable à tous pour compte de bonne réputation.

Pour autant, se mettre en contact avec ce monde déchiré par les conflits est une question en soi. Elle est loin d'être évidente. Où se trouve la ligne à ne pas franchir au-delà de laquelle on se met en danger ? Parfois, les gens du lieu fantasment. Des amis juifs sont surpris des lieux que je m'autorise de visiter à Jerusalem ou ailleurs en Israël et Palestine en pénétrant des lieux qu'ils s'interdisent à eux-mêmes : leur sentiment d'insécurité, c'est mon interprétation, les envahit<sup>1</sup> souvent. A l'inverse, il m'est arrivé d'être tiré violemment par la manche par un ami palestinien pour m'éviter une balle perdue d'un commando israélien qui venait d'abattre un jeune étudiant palestinien en plein cœur de Ramallah et tirait des salves de mitraillette à quelques pas du café où je me situais pour tenir à distance la foule des jeunes palestiniens insurgés contre l'assassinat délibéré. Le statut d'extériorité par rapport aux situations est donc, à double tranchant. Le non-engagement psychique dans le conflit donne une latitude de mouvement, tant mentale que physique. J'ai encore en mémoire ce passage à un *check-point* en Palestine où je m'étais opposé très violemment aux soldats israéliens dans leurs guérites. Ils disposaient d'une arme redoutable à mon égard puisqu'ils détenaient mon passeport. Mais je mesurais tout à fait que la menace de me le retirer était pur chantage. Et comme l'incartade se continuait, la file d'attente s'allongeait, les palestiniens se trouvant encore pénalisés d'un temps d'attente supplémentaire. J'en éprouvais quelques remords. Quand, enfin, les soldats m'ont remis le passeport, je me suis retourné : une femme palestinienne qui me suivait dans la file me brandit discrètement le pouce en signe de félicitations. Ce que je me suis autorisé à faire en invectivant les soldats israéliens, moi l'européen sur lequel ils avaient peu de prises, trouvait l'approbation de cette femme qui, elle, ne pouvait se permettre un tel comportement sans risque d'emprisonnement : elle s'insurgeait, en quelque sorte, par procuration.

Mais pour revenir sur ce qui se ressent physiquement, psychologiquement, dans ces situations, c'est d'abord le sentiment de peur : ce sentiment qui a pourtant habité le plus long de notre propre histoire. Du temps de Louis XIV, tout voyage était encore périlleux. Les carrosses étaient menacés d'attaques de brigands à chaque tournant dans les forêts. Sans parler des guerres incessantes, où la majorité paysanne voyait ses moissons brûlées, ses récoltes réquisitionnées, les femmes violées, etc. Cet *habitus*<sup>2</sup> qui obstrue tout avenir nous est, pour l'essentiel, étranger aujourd'hui, au point de ne pouvoir en prendre la mesure. C'est pourtant une des dimensions importantes des écrits de Norbert Elias que de nous le restituer, comme un des éléments centraux de son *procès de civilisation*. Cet échafaudage de paix qui donne la tranquillité d'âme, permet la spéculation de l'esprit autant que la science et la poésie, n'est pour l'instant qu'un

---

<sup>1</sup> Je ne peux, ici, que me référer aux écrits d'Elias sur l'engagement et la distanciation. Son propos est de montrer comment la science a émergé de la domination, par les hommes, des sentiments de peur des phénomènes naturels. Et il s'appuie sur l'analogie du maëlstrom d'Edgar Poe. Deux pêcheurs sont aspirés par un immense maëlstrom. L'un d'eux, habité par la panique, se colle au fond de sa barque. Il sombrera dans le cœur du trou d'eau. L'autre, après un moment de peur, se ressaisit, essaie de prendre la mesure de ce qui se passe et, pour se faire, sort le corps de la coque. Le centre de gravité de sa barque s'étant déplacé, il remonte à la surface.

Cf. Elias N., *Engagement et distanciation. Contributions à la sociologie de la connaissance*. Fayard, 1993.

<sup>2</sup> Je reprends à souhait cette notion que Bourdieu a repris d'Elias : cette « disposition structurante et structurée » n'est définie chez cet auteur que par les relations construites dans les étapes de socialisation. On mesure comment elles se situent implicitement dans des contextes de paix et évacuent, par contre, ces expériences de violence qui, sans en référer aux cas extrêmes des « enfants soldats », participent à édifier ces « dispositions » qui structurent notre être au monde.

bénéfice bien mal partagé. Norbert Elias nous donne l'occasion d'en faire le voyage dans le temps et il nous est, malheureusement, loisible de l'éprouver dans les chemins de notre monde aujourd'hui.

Ce sentiment, je l'ai éprouvé de la façon la plus aigüe dans cette ville de Pesc, du Kosovo, que j'évoquais tout à l'heure. J'avais donc fini par être hébergé dans un appartement tenu par des jeunes. Ils m'y avaient accompagné à la lampe de poche, à travers les rues encombrées de gravats. L'appartement était abandonné, quasiment nu. En m'y installant, à la tête du lit : des graffitis, représentant quelques hommes, baluchon à l'épaule, franchissant une rivière. Alors, l'idée s'impose : cet appartement était occupé par une famille serbe qui avait fui, et sur lequel les jeunes, fort sympathiques au demeurant et bienveillants à mon égard, avaient fait main basse. Dans la nuit, des chiens hurlent à mort. Et même, ils se battent, se déchirent violemment. Ces cris lugubres me font penser que les animaux eux-mêmes se mettent à imiter les hommes dans leurs luttes à mort. Le lendemain au réveil, j'accoste une maison à l'allure de café : le tenancier, aux traits graves, me dit être dans l'impossibilité de préparer une boisson chaude faute d'électricité. A quelques pas, ce qui fait office de marché : les paysans vendent leurs produits sur des étals et des bâches recouvrant des monceaux noirs de pierre et de bois calcinés. Plus tard, je serai admis dans une famille. Les adultes sont abattus, les yeux fatigués, les ressorts de vie de la banalité quotidienne cassés. Seuls les anciens, dans leur regard, et les enfants, dans leurs jeux étouffés à couvert des adultes, conservent des flammes de vie.

Tout au cours de cette journée, j'aurai rencontré la peur, celle qui suinte des murs de cette ville calcinée. Je rencontrerai un journaliste qui me propose de visiter un village des environs qui a été rasé et la population massacrée. Me sentant devenir voyeur d'un drame dont je suis extérieur, je décline la proposition. Mais j'aurai mesuré comment cette peur peut faire sauter la mince couche d'autocontrôle des pulsions que le procès de civilisation a développé chez nos contemporains<sup>3</sup>. Cette peur peut amener à prendre les devants d'une agression supposée de son voisin, en éliminant des membres de la famille d'ethnie opposée avec qui, pourtant, les rapports étaient auparavant excellents : la famille que j'avais visitée m'en a fait le récit. Norbert Elias, encore, conceptualise ce phénomène de « *configuration à double dépendance* »<sup>4</sup> connu sous la guerre froide : l'anticipation même de l'agression de l'antagoniste conduit le protagoniste à s'armer, ce qui vaut preuve pour le camp adverse de son projet de guerre, qui va lui-même accélérer ses préparatifs... La boucle se nourrit d'elle-même, phénomène majeur à l'œuvre dans ces situations de conflit qui vient enrayer le lent cours du procès de civilisation.

C'est encore celle-ci qui a conduit au génocide rwandais, les Hutus voulant prendre les devants d'une vaste attaque Tutsi en préparation. Il faut voir, dans l'écriture qu'en fait Jean Hatzfeld, une des restitutions les plus justes d'un drame où 800.000 individus ont disparu à la machette au cours de massacres qui auront duré à peine 3 mois. Tout citoyen du monde ne peut resté ignorant de cette fracture béante d'humanité : son premier livre porte ce titre d'une grande justesse, « *Dans le nu de la vie* » (éditions du Seuil, 2000), où il relate le génocide vu du côté des massacrés. Mais ce

---

<sup>3</sup> C'est une des thèses centrales de Norbert Elias, par laquelle il explique le processus d'individualisation : les pulsions, qu'elles soient celles de déféquer, de manger ou de nature sexuelle, se donnaient libre cours jusqu'au haut Moyen-Âge où le développement des cours féodales ont installé des corps de répression limitant leurs expressions publiques. D'où le développement d'instance d'autocontrôle chez les individus qui ont intériorisé cette répression.

Cf. Elias Norbert, *La Dynamique de l'Occident*, Calmann-Levy, Agora, coll. Pocket, Paris, 1990

Elias Norbert, *La civilisation des mœurs*. Pocket Agora, 1969 (1973 pour l'édition française)..

<sup>4</sup> Norbert Elias utilise cette notion dans deux sens différents : celui qui se joue dans le rapport entre l'engagement et la distanciation (op. cit.), les individus envahis par l'émotion ne peuvent prendre la mesure des phénomènes dans lesquels ils sont impliqués, cette incapacité à son tour nourrissant leur investissement émotif ; et dans le sens de cette relation de deux protagonistes liés mutuellement dans une hostilité dont ils ne peuvent se dépendre parce qu'elle se nourrit elle-même. Cf. *Elias N. , Norbert Elias par lui-même*. Fayard, 1991. p. 180.

titre vaut aussi pour les deux livres qui suivent : le génocide, vu cette fois du côté des massacreurs (*Une saison de machettes*, éditions du Seuil, 2003), et enfin le moment où les tueurs et les survivants se retrouvent quand ceux-ci sont libérés des camps et reviennent dans les villages de leurs exactions (*La Stratégie des antilopes*, éditions du Seuil, 2007).

Mais ces phénomènes de *double lien* peuvent s'inverser et de cercles vicieux peuvent devenir vertueux. J'en ai fait l'expérience dans mes premiers contacts avec le conflit israélo-palestinien. Arrivant au printemps 1998 à Naplouse, descendant du car qui m'y avait conduit d'une ville israélienne à la limite des territoires où le préposé au guichet de la gare routière m'avait fait repérer deux fois le nom de la ville de Shrem (Naplouse en Hébreu) tant la destination lui paraissait incroyablement osée et risquée, seul européen dans une ville inconnue, je me suis subitement senti habité par un léger sentiment d'anxiété, alimentée par les regards fuyants des habitants déambulant sur la grande place en feignant d'ignorer ma présence. Qu'allais-je donc faire dans cette ville où j'avais décidé de passer au moins un jour ? Ne pouvant rester dans l'hésitation, j'accoste une personne âgée pour lui demander où je peux acheter un plan de la ville. Il me répond que ces plans n'existent pas et me conseille de m'adresser à l'Autorité palestinienne installée dans des bureaux tout proches (nous étions dans les premiers temps de la mise en œuvre des accords d'Oslo). Je m'y rends, prends la mesure d'une bureaucratie naissante et en sort rassuré, cette fois confiant de l'accueil qui m'est fait. Je m'aventure alors dans les regards des passants. Ils se font d'abord fuyants, glissant sur mon regard en l'effleurant et le quittent pour regarder ailleurs, puis subitement reviennent me fixer en toute confiance : ils ont furtivement perçu ma confiance d'être dans ce lieu qui ne m'est plus hostile mais plutôt accueillant et saisi l'hospitalité de mon regard. Ils me valent un retour de bienveillance immédiatement exprimé par l'ouverture du visage et des mots de « *Welcome* » que j'ai rarement ressentis autant sincères et chaleureux.

Autrement dit, la méfiance nourrit la méfiance, même quand elle s'exprime dans des postures aussi anodines que l'attitude corporelle. Et la confiance alimente la confiance.

Le voyage se veut donc ici tant géographique qu'historique, par le retour qu'il nous conduit à faire aux propres conditions d'existence de nos ancêtres, cette peur et cette précarité au cœur même de leur vie personnelle et sociale, inhibant toutes nouvelles connaissances et toute nouvelle création. Evidemment, elle nous permet aussi de mesurer les effets de nos petites peurs latentes héritées de ces moments d'insécurité de notre enfance et de notre adolescence pour entrevoir comment elles nous interdisent la créativité et la connaissance de soi, des autres, du monde. Boris Cyrulnik a su éclairer ce phénomène par les conditions de la résilience : les personnes résilientes sont celles qui ont bénéficié d'un amour au cœur même du traumatisme vécu, cet amour comme des oasis de paix dans les tourmentes de la vie.

Ce voyage est donc physique, dans l'immersion de ces situations où le feu et les ruines, les uniformes et les armes, les barbelés et les signes d'effroi dans les regards pénètrent l'âme du voyageur. Mais il est aussi théorique, par le cheminement de la pensée qui fait remonter à la surface ces lectures anciennes comme autant de matières à ruminement spéculatif.

Reste une question que je n'ai jamais vraiment éclaircie : ma propension à m'approcher de ces situations de conflits et de guerre pour rentrer en contact avec elles. Je l'ai fait en vagabondant sur les traces de la guerre dans les pays de la Bosnie, du Monténégro, de la Serbie, de la Croatie pour finir au Kosovo ; au Liban et en Syrie ; en Algérie pendant les années de plomb, où j'ai

donné des sueurs froides aux deux gardes du corps qui m'étaient affectés jour et nuit au cours de missions universitaires ; en Israël et Palestine, enfin, que j'ai sillonnés au cours d'une quinzaine de missions pour le compte d'un projet européen.

Certes, mes années de militantisme de soixante-huit m'ont construit dans une vision d'une humanité aux prises avec des luttes et des combats incessants jusqu'au paroxysme de la guerre (celle-ci n'étant, selon l'expression célèbre de Clausewitz, qu'un prolongement de la politique par d'autres moyens). Mais si j'avais une hypothèse à énoncer, ce serait tout simplement celle d'une éducation politique au sens large qui plonge le regard et ancre un sens de la vie dans les conditions d'existence de l'homme saisies dans le processus historique de leur maîtrise pour une autonomie. Depuis Abel et Caïn, l'affrontement sanglant en fait partie. Il est au cœur de l'expérience quotidienne de plusieurs milliards d'humain, aujourd'hui. Le voyage, aussi, est un moyen de la partager un tant soit peu, autrement que par les médias qui nous en informent en même temps qu'ils nous en dessaisissent par leur banalisation dans un quotidien de privilégiés de la paix, de la tranquillité et de la sécurité d'âme.